

BREVET DE TECHNICIEN SUPÉRIEUR

18

FRANÇAIS – GROUPE 2

B.T.S. : action commerciale, animation et gestion touristique locale, assistant de direction, assistant secrétaire trilingue, assistant de gestion PME-PMI, commerce international, force de vente, vente et production touristique .

Durée : 4 heures.

L'USAGE DES CALCULATRICES ÉLECTRONIQUES EST INTERDIT

SYNTHÈSE DE DOCUMENTS

Vous ferez une synthèse objective, concise et ordonnée des documents suivants qui évoquent le culte du corps dans la société moderne.

Puis, dans une brève conclusion personnelle, vous donnerez votre point de vue sur le sujet abordé.

Document 1 : OVIDE, (43 av.J.C – 18 ap. J.C.),
Les Métamorphoses,
Trad. Chamonard,
Éditions Garnier frères, 1966.

Document 2 : Jean BAUDRILLARD,
La société de consommation,
Éditions Gallimard, Collection Idées, 1974.

Document 3 : Philippe PERROT,
*Le travail des apparences ou
les transformations du corps féminin*,
Éditions du Seuil, 1984.

Document 4 : Tony ANATRELLA,
« Les complexes ont-ils disparu ? »,
Collections *Nouvel Observateur*,
Le triomphe du corps, Hors Série n° 21, 1994.

Document 5 : Publicité Sveltesse, novembre 2003.

Il était une source limpide aux eaux brillantes et argentées, que ni les bergers, ni les chèvres qu'ils mènent paître sur la montagne, ni nul autre bétail n'avait jamais approchée, que n'avait troublée nul oiseau, nulle bête sauvage, nul rameau tombé d'un arbre. Elle était entourée de gazon qu'entretenait la proximité de l'eau ; et la forêt empêchait le soleil de jamais réchauffer ces lieux. C'est là que Narcisse, fatigué par l'ardeur de la chasse et par la chaleur, vint s'étendre, attiré par l'aspect du lieu et par la source. Mais, tandis qu'il tente d'apaiser sa soif, une autre soif grandit en lui. Pendant qu'il boit, séduit par l'image de sa beauté qu'il aperçoit, il s'éprend d'un reflet sans consistance, il prend pour un corps ce qui n'est qu'une ombre. Il reste en extase devant lui-même, et, sans bouger, le visage fixe, absorbé dans ce spectacle, il semble une statue faite de marbre de Poros. [...]. Il admire tout ce par quoi il inspire l'admiration. Il se désire, dans son ignorance, lui-même. Ses louanges, c'est à lui-même qu'il les décerne. Les ardeurs qu'il ressent, c'est lui qui les inspire. Il est l'aliment du feu qu'il allume. À combien de reprises il prodigua de vains baisers à l'onde trompeuse ! Crédule enfant, à quoi bon ces vains efforts pour saisir une fugitive apparence ? L'objet de ton désir n'existe pas ! Cette ombre que tu vois, c'est le reflet de ton image. Elle n'est rien par elle-même, c'est avec toi qu'elle est apparue, qu'elle persiste, et ton départ la dissiperait, si tu avais le courage de partir !

Mais ni le souci de Cérès, ni celui du repos ne peut l'arracher de là ; étendu dans l'herbe épaisse, il contemple, sans en rassasier ses regards, la mensongère image, et par ses propres yeux, se fait lui-même l'artisan de sa perte. [...]. « Qui que tu sois, sors, viens ! Pourquoi, enfant sans pareil, te joues-tu de moi ? Quand je te cherche, quelle est ta retraite ? Certes, je ne suis ni d'un air, ni d'un âge à te faire fuir ! Des nymphes m'ont aimé, moi aussi. Sur ton visage chéri tu me laisses lire je ne sais quel espoir, et, quand je te tends les bras, tu me les tends de ton côté ; à mon sourire répond ton sourire, et souvent aussi j'ai vu couler tes larmes quand j'en versais. [...].

Tu n'es autre que moi-même, je l'ai compris ; je ne suis plus dupe de ma propre image. C'est pour moi que je brûle d'amour, et cette ardeur je la provoque à la fois et la ressens. Que faire ? Ce que je désire, je le porte en moi-même, mon dénuement est venu de ma richesse. Oh ! Si je pouvais me dissocier de mon propre corps ! Souhait insolite chez un amant, ce que j'aime, je voudrais en être séparé. Et voici que la douleur m'enlève mes forces ; il ne me reste plus longtemps à vivre et je m'éteins à la fleur de mon âge. Mais mourir ne m'est pas à charge, puisqu'en mourant je déposerai le fardeau de ma douleur. Pour celui qui est l'objet de ma tendresse, j'aurais souhaité une plus longue vie. Maintenant, tous deux, unis de cœur, nous exhalerons ensemble notre dernier souffle ».

OVIDE(1),
Les Métamorphoses,
 Trad. Chamonard,
 Éditions Garnier frères, 1966.

(1) OVIDE : Poète latin (43 avant J.-C. – 18 après J.-C.)

Dans la panoplie de la consommation, il est un objet plus beau, plus précieux, plus éclatant que tous, plus lourd de connotations encore que l'automobile qui pourtant les résume tous : c'est le corps. Sa « redécouverte », après une ère millénaire de puritanisme, sous le signe de la libération physique et sexuelle, sa toute-présence dans la publicité, la mode, la culture de masse – le culte hygiénique, diététique, thérapeutique dont on l'entoure, l'obsession de jeunesse, d'élégance, les soins, les régimes, les pratiques sacrificielles qui s'y rattachent, le Mythe du plaisir qui l'enveloppe – tout témoigne aujourd'hui que le corps est devenu objet de salut. Il s'est littéralement substitué à l'âme dans cette fonction morale et idéologique.

Une propagande sans relâche nous rappelle, selon les termes du cantique, que nous n'avons qu'un corps et qu'il faut le sauver. Pendant des siècles, on s'est acharné à convaincre les gens qu'ils n'en avaient pas (ils n'en ont d'ailleurs jamais été vraiment convaincus), on s'obstine aujourd'hui systématiquement à les convaincre de leur corps. Il y a là quelque chose d'étrange. Le corps n'est-il pas l'évidence même ? Il semble que non : le statut du corps est un fait de culture. Or, dans quelque culture que ce soit, le mode d'organisation de la relation au corps reflète le mode d'organisation de la relation aux choses et celui des relations sociales. Dans une société capitaliste, le statut général de la propriété privée s'applique également au corps, à la pratique sociale et à la représentation que l'on en a. Dans l'ordre traditionnel, chez le paysan par exemple, pas d'investissement narcissique, pas de perception spectaculaire de son corps, mais une vision instrumentale, induite par le procès(1) du travail et le rapport à la nature. [...].

La « libération » du corps a pour effet de le constituer en objet de sollicitude. Or cette sollicitude, comme tout ce qui touche au corps et à la relation du corps, est ambivalente, jamais seulement positive, mais tout ensemble négative : l'immense processus de sollicitude gratifiante se double d'un investissement égal et tout aussi considérable de sollicitude répressive.

C'est cette sollicitude répressive qui s'exprime dans toutes les obsessions collectives modernes relatives au corps. L'hygiène sous toutes ses formes vise à une définition du corps négative, par élimination, comme d'un objet lisse, sans défaut, asexué, retranché de toute agression externe et par là protégé contre lui-même.

Beaucoup plus que dans l'hygiène, c'est dans l'ascèse(2) des « régimes » alimentaires que se lit la pulsion agressive envers le corps, pulsion « libérée » en même temps que le corps lui-même. Les sociétés anciennes avaient leurs pratiques rituelles de jeûne. Pratiques collectives liées à la célébration des fêtes (Carême après le Mardi gras), elles avaient pour fonction de drainer et de résorber dans l'observance collective toute cette pulsion agressive diffuse envers le corps. Or, ces institutions diverses de jeûne et de mortification(3) sont tombées en désuétude(4) comme autant d'archaïsmes incompatibles avec la libération totale et démocratique du corps. Notre société de consommation ne supporte évidemment plus, elle exclut même par principe toute norme restrictive. Mais, libérant le corps dans toutes ses virtualités de satisfaction, elle a cru libérer un rapport harmonieux préexistant naturellement chez l'homme entre lui et son corps. Il se trouve qu'il y a là une erreur fantastique. Toute la pulsion agressive antagoniste libérée en même temps, et non canalisée désormais par des institutions sociales, reflue aujourd'hui au cœur même de la sollicitude universelle pour le corps. C'est elle qui anime la véritable entreprise

50 d'autorépression qui affecte un tiers des populations adultes des pays surdéveloppés. C'est cette pulsion qui, au-delà des déterminations de la mode, alimente cet acharnement autodestructif irrépressible, irrationnel, où la beauté et l'élégance qui étaient visées à l'origine, ne sont plus qu'alibi à un exercice disciplinaire quotidien, obsédant. Le corps devient, dans un retournement total, cet objet menaçant qu'il faut surveiller, réduire, mortifier à des fins « esthétiques ».

55 Cette conjonction de la beauté et de la répression dans le culte de la ligne est un des grands paradoxes de notre « civilisation ». La mystique de la ligne, la fascination de la minceur ne jouent si profondément que parce que ce sont des formes de la violence, que parce que le corps y est proprement sacrifié, à la fois figé dans sa perfection et violemment vivifié comme dans le sacrifice. Toutes les contradictions de cette société sont résumées là au niveau du corps.

Jean BAUDRILLARD,
La société de consommation,
Éditions Gallimard, Collection Idées, 1974.

(1) procès : processus.

(2) ascèse : privation voulue et héroïque.

(3) mortification : privation, souffrance qu'on s'impose dans une intention spirituelle ou morale.

(4) tombées en désuétude : ne sont plus en usage.

La profusion des produits et des pratiques visant au contrôle, à l'entretien et à l'embellissement de l'apparence, témoigne globalement d'une forte progression de la conscience corporelle et de l'expansion d'une culture somatique(1) très particulière à notre époque. Ainsi, les marchés formidables qui s'organisent autour de la « beauté » et de la « santé », de la « ligne » et de la « forme », répondent à une demande amplement suscitée par le modèle normatif qui accompagne leurs biens et services, et par la culpabilité nouvelle qu'il induit chez ceux qui ne s'y conforment pas. Système circulaire où la haine de soi engendrée par la honte de son corps conduit à craindre et à bannir le teint blafard, la hideuse cellulite, la pilosité inconvenante, la sudation intempestive, et permet à la publicité (au sens juridique(2) et commercial) d'investir peu à peu un bastion jusqu'ici farouchement protégé de toute incursion extérieure. Le corps est devenu la cible d'une parole directe, explicite sur ses recoins les plus secrets, ses activités les plus clandestines, indiquant l'urgence du déodorant ou la douceur du papier toilette. Autant de produits qui dédramatisent peut-être le prosaïsme du quotidien, mais qui, par leur « mode d'emploi », engagent à une responsabilisation sociale des comportements restés jusque-là strictement personnels. En fait, ils participent de cet impératif hédoniste(3) qui pousse les corps à l'exhibition bienheureuse, leur enjoignant de faire sauter les derniers boulons de l'inhibition malheureuse, cette nouvelle tare psychique, ce nouveau péché social pointé du doigt par les gardiens de la « libération » et autres autoritaires de la « permissivité ». Un devoir de paraître déguisé en droit au bien-être qui implique une beauté, une jeunesse et une santé d'autant plus attendues que des savoirs, des techniques et des produits prétendent pouvoir les donner, les maintenir ou les restituer ; d'autant plus précieuses que le corps a pris toute la place de l'âme défunte ; d'autant plus exaltées que la laideur et la souffrance sont moins supportées, ayant perdu toute espèce de justification morale ou religieuse. Sauver son corps de la disgrâce, le soustraire de la pénalisation sociale qu'elle entraîne, est devenu un nouveau tourment.

Aussi, au fur et à mesure que le nu se dévalue par l'inflation de sa pratique extensive, au fur et à mesure que rétrécissent les zones de la pudeur et du désir, s'accroissent celles de la surveillance sanitaire, du contrôle anatomique, de la vigilance hygiénique, du quadrillage cosmétique. Plus le corps se dévoile sur la scène du regard public, plus il se banalise sexuellement et plus il se cultive socialement à coups de crèmes innombrables, d'ascèses(4) alimentaires, d'exercices physiques, voire d'opérations chirurgicales. Infiltrée de vitamines, de collagène et d'élastine, rétrécie ou gonflée de silicone, scarifiée, retendue, nettoyée, épilée, hydratée, tonifiée, raffermie, assouplie, adoucie, gommée, lissée, bronzée, la peau montrée dans sa perfection laborieuse, esquive en effet sa nudité puisqu'elle se présente comme un nouveau vêtement, sans faille, sans couture, sans accroc, sans plissure, sans usure. Le culte du corps marque un facteur supplémentaire d'anxiété, d'incertitude et de frustration.

C'est qu'il s'agit moins de « jouir sans entraves »(5) que de se mettre en valeur sans faillir. Le travail de « libération » (tout montrer, tout dire) exige un travail d'observation (tout voir, tout comprendre) qui amène en effet à contrôler continûment le bon fonctionnement de la machine organique, à traquer sans cesse les signes de relâchement et à lutter pied à pied contre une décrépitude fatale mais maintenant coupable. Plutôt qu'à une disparition des contraintes, on assiste à une intériorisation des maîtrises et des surveillances. Par étapes successives, accompagnant la montée de l'individualisme, les normes cessent de s'imposer brutalement pour s'exercer insidieusement, tout en souplesse, par la voie d'un chantage déguisé en

sollicitude, en invite à l'épanouissement et au bien être. Douce euphorie, d'où sourd néanmoins ce qu'elle refoule : la vieillesse et la mort. Une vieillesse d'autant plus douloureuse à attendre et à vivre qu'elle implique déjà, par le prestige conféré à la beauté, à la séduction, au dynamisme de la « jeunesse », une mort sociale, voire affective et sensitive. Une mort, d'autant plus tragique à affronter que s'efface l'encadrement des valeurs transcendantes.

Dès lors, dépourvu de grandes finalités politiques, sociales ou métaphysiques, manquant de repères moraux et historiques, le rapport à autrui, au monde et au temps, ne peut qu'intensifier l'attention minutieuse portée à ce qui reste : à sa personne et à son apparence.

Philippe PERROT,
*Le travail des apparences
ou les transformations du corps féminin,*
Éditions Seuil, 1984.

(1) somatique : qui concerne le corps.

(2) au sens juridique : la « publicité » désigne le caractère public, notoire donné à une chose.

(3) hédoniste : qui prône la recherche du plaisir.

(4) ascèse : privation voulue et héroïque.

(5) « jouir sans entraves » : slogan apparu lors du mouvement de Mai 1968.

DOCUMENT 4

7/8

Quelle est la représentation du corps qui circule dans la société ? Quelle est l'image de l'homme, de la femme, du père et de la mère ? Cette représentation est surtout celle d'un corps juvénile qui vit dans un temps arrêté et ne s'inscrit pas dans une histoire. Comment est-il possible dans ces conditions de grandir et d'accepter de vieillir ? Le modèle social du corps à partir duquel la vie psychique des individus va s'identifier est donc vide et sans intériorité puisqu'il ne s'inscrit pas dans la durée. La beauté et la qualité de l'individu ne viennent pas de ce qu'il est, mais de ce qu'il transparaît à travers des artifices. La mode des top-modèles est significative de ce phénomène. Il suffit de s'exposer sans pensée ni parole pour être quelqu'un. Le corps est ainsi exhibé quand on n'a rien à dire.

La survalorisation du corps est paradoxalement le signe de son mépris. Il reste gênant, il est « l'élément » dont il faut se débarrasser. Suivant les conseils d'une eau minérale, « il faut éliminer ». Éliminer son corps pour être bien avec soi-même... Ce qui est un langage d'anorexique. Loin d'être aimé, le corps est ainsi haï. La publicité nous désigne un corps qu'il faut impérativement nettoyer, parfumer, tenir en forme, conserver jeune : autant d'intimations qui sont plus le signe de sa négation que de sa reconnaissance. S'il est vrai qu'il est important de prendre soin de sa santé, d'avoir une hygiène de vie, de savoir utiliser des produits appropriés, en réalité ces images suscitent une anxiété et induisent un rapport de mortification au corps. Dans une époque lointaine, sous l'influence de la philosophie stoïcienne et mésopotamienne, on se flagellait pour rappeler son corps à l'ordre. Aujourd'hui on l'expose et on le fait courir pour lui donner une apparence de forme et de beauté sauvage, selon les canons de la mode, dans la mystification d'une jeunesse éternelle : on a simplement modifié les instruments de la mortification.

Tony ANATRELLA,
« Les complexes ont-ils disparu ? »,
Collections *Nouvel Observateur*,
Le triomphe du corps, Hors Série n° 21, 1994.



Une cuillère pour mes radius, une cuillère pour mes humérus,
une cuillère pour mes cubitus, une cuillère pour mes fémurs,
et une pour le plaisir des papilles...

Avec 39 % de l'apport en calcium
recommandé par jour et 0 %
de matière grasse, cette soupe
chouchoute autant vos os que votre ligne.

Ses bons légumes et sa touche
de lait écrémé en font un vrai régal.

Maggi®
Sveltesse
0% de complexe

Publicité Sveltesse,
Avantages, novembre 2003.